

## À PROPOS DU ROMAN

– La littérature peut-elle être encore pensée en terme d'évolution, de révolution ? Autrement dit, face aux impératifs commerciaux qui tendent, semblent-il, à la niveler en la réduisant, par exemple, à ne plus ressortir qu'au seul genre du roman, reste-t-elle cet espace (que l'on dit sacré) de liberté, ce lieu de tous les possibles ?

### *À propos du Roman*

Le Roman, je l'ai fréquenté en trois temps : de façon traditionnelle dans *Roman* en 1968 (c'était un pari fait avec un groupe d'anciens lycéens). De façon déjà désintégréée avec *Tuberculose du Roman* en 1972, et enfin en 1984 avec *Je suis le Roman Mort* qui en signale l'éparpillement.

Il y a eu des auréoles autour de ces fractures. Par exemple un roman "à facettes" et en "trois époques" : *Phœnix, Styx, X* écrit en 69 et dont le nom reflétait l'évanouissement du Domaine de Peixotto imité de la Maison Blanche, à Bordeaux. Mais tout de suite j'ai considéré que c'était une forme éculée, passésiste. J'ai parlé de mon décalage par rapport à des formes archaïques qui tenait à ma propre folie mais qui n'a jamais été un souci post-moderne, bien au contraire.

Les romanciers qui piaulent à l'identité du Sujet ou à l'unité du récit sont aussi exaspérants que l'hystérie de Blanche Barrow dans *Bonnie and Clyde* d'Arthur Penn, et donc doivent être abattus au fusil à pompe. Je recommande personnellement les cartouches Nitro Magnum de chez Remington dont j'ai fait l'essai avec des amis gitans, à cause de leur dispersion. Ou bien les chevrotines à 16 grains de chez Newton (pour de plus gros morceaux dans la charpie).

Mais il faut dire aussi que je n'ai jamais eu aucune aptitude à un récit suivi. Dès le début j'ai voulu en finir. Impatience qui se traite en acupuncture. J'aurais dû. Contrairement à pas mal de collègues géniaux qui traduisaient Homère au berceau et rotaient en Shakespeare, j'ai toujours été un cancre à l'école sans

aucune prédisposition particulière, aucune précocité, aucun intérêt pour les langues, la musique, le dessin ni rien du tout. On peut donc très bien considérer que je n'ai fait que suivre la facilité de creuser cette ornière et que mon travail n'est que la résultante de mon incapacité personnelle à tout travail "sérieux", de documentation au sens Flaubertien ou américain, de tout fichage universitaire. Je n'ai fait qu'aggraver ce défaut de la haine de poursuivre et je suis donc pour vous le contre-exemple du romancier hanté de la rigueur artisanale que je n'ai connue que par ailleurs, dans les métiers exercés dans "la chaîne du livre" : photographie, gravure, photogravure, reliure, édition, etc. Je l'ai dit, je n'ai jamais travaillé "qu'à l'arraché", comme pour les haltères. "Mauvais Sujet" dont l'œuvre demeure une aberration sans aucune valeur d'enseignement.

[.....]

– Donc Révolution plus que jamais. Mais je ne conçois pas que la révolution de la littérature puisse avoir lieu dans une société telle que la nôtre aujourd'hui en France. Et cela réduit toujours les attitudes d'un écrivain (ou pire d'un artiste) en "poses" plus ou moins alanguies. "Il n'y a pas de héros des lettres." (Mishima)

[.....]

– **Par corrélation, et une fois retenue la problématique de la Forme et du Fond, une telle normalisation de l'expression littéraire pourrait-elle provoquer logiquement, en retour, une normalisation des contenus, c'est-à-dire des modes de pensée et, plus profondément, des imaginaires ?**

– Aujourd'hui la vitesse de nos déplacements fait que les grands récits sont impossibles. On n'est plus dans la durée contemplatrice des Brontë, ni même de Faulkner. Il y a cascades de paysages et de figures, saccades neurologiques de nuées subjectives, mitraillage d'actions jusqu'à l'hétéroclite. Gracq le disait il y a vingt ans de cela : il faut écrire d'un seul mouvement, sans que le travail du rêve n'intervienne dessus. Poe avant lui dans *Le principe poétique* précisait la limite tenable : à peine au-delà de la centaine de vers. Aujourd'hui l'interjection serait "Poe-Pound !" Micro-récits de toutes les petites biographies prises par leur milieu (dont on n'a jamais les débuts ni la suite), heurtées ou traversées par nous

et dont l'écharde d'elles-mêmes nous arrache au passage un peu de chair. On croise aussi vite le gars qui vient de commettre un attentat que la petite fille au bras mutilé : on n'a pas le temps de légiférer, de s'engluer dans les confusions identificatoires, de brasser des morales, de déposer un point de vue.

On est dans le temps inverse de la généalogie de Zola.

– Si on reste dans ce pays-ci et dans cette société-là, et sachant combien “notre besoin de consolation est impossible à rassasier”, la seule échappée reste de construire en littérature ou ailleurs un volume expérimental. Pour ma part j'ai opéré une modeste danse de piétinement dans ce passage du Livre au Volume en partant du processus idéogrammatique de Pound mais surtout au-delà de la pensée chinoise : l'idéogramme s'inscrit dans un carré et je voulais le porter au cube.

Je cherchais une forme à la fois épique et poétique, travaillant sur des micro-récits, des flashes rapides où le réel n'ait pas le temps de cicatrifier et le fantasme de prendre. Et pour la partie OGR sur une longueur lisible en une seule fois.

À partir de 85, avec OR, j'ai choisi également une unité de format : le A4 et son double (qui correspondait également à celui de la plupart des gravures réalisées). De là une mise en page systématisée sur ce format : corps central, hauts-parleurs latéraux, frontispice, sous-bassement, etc. où chaque page pouvait correspondre à une journée (rêve compris, avec son bouleversement). Ce format permettant la lisibilité avec des corps 9 pour les plus petits fragments.

Ce n'est pas du zapping, c'est la nécessité impérative d'ex-sister, de sortir de soi grâce aux autres, de vivre un excès de corps, de devenir des corps mutants, des fleurs, des ânes, des vols d'oiseaux. Ce n'est pas de fermer les yeux qui me fera savoir ce qu'est un aveugle, ni de prendre des cours d'ascenseur qui me fera connaître le vécu liftier. Le réel est ailleurs, on l'a su. Je préfère la solution faiblissante : à l'arraché, visionnaire et intuitive. C'est sans garantie ni filet. Je pars d'un mouvement haptique, de ma propre médiocrité pour subir les sursauts des rencontres. Je n'imagine pas et je “visualise” encore moins. En gros je charrie !

À propos du réel et pas de la réalité, je m'étais rendu compte des incisions foudroyantes des *Choses Vues* de Hugo ou des *Germes de récits et de Nouvelles* de Hawthorne, beaucoup plus opérantes aujourd'hui que la plupart des récits développés de l'un ou de l'autre. Ce qui permettait aussi de brancher civilisations et

époques différentes dans l'espace d'un même champ, d'un même emportement poétique.

Le lien avec le numérique, la science-fiction ne peut se faire sur une histoire continue mais dans une interrogation sur "les points de rupture" : on a deux ou n sexes, mille bras... Les Hécatonchyres ne sont pas une image une "vue de l'esprit" ; aujourd'hui ils sont la passion-même de l'Inscription.

Ce volume n'est pas du tout "virtuel" pour moi et l'hyper-texte ne m'amène rien dans la mesure où je tiens à des "*passages obligés*" pour le lecteur. Ce n'est pas un jeu. Je me sers de tous les outils informatiques mais je ne vois rien de praticable sur écran informatique sinon la maquette d'un volume réel, scénographique dont le texte d'OR est la "partition".

En 86 j'avais lancé le projet d'un *Cube de Verre*, dispositif spatial immergeant le spectateur et reprenant les tentatives faites avec Philippe Prévot : dissémination des Voix à différents points de la sphère du Crâne-Monde, flashes cinématographiques et vidéographiques jouant le rôle des vignettes idéogrammatiques dans le livre.

[.....]

*lire la suite dans* Enquête sur le Roman. *Éditions Le Grand Souffle*. 2007